**Conférence *La Méditerranée au temps des incertitudes. Un dialogue nécessaire*, avec Mgr Jean-Marc Aveline et Mme Nayla Tabbara**

**Jean-Marc Aveline** – Je suis très heureux de retrouver Nayla Tabbara. Nous nous connaissons depuis 20 ans et je rends grâce à Dieu pour le don de cette amitié, pour le don de cette fraternité qui s’est tissée entre nous d’abord au Liban quand je venais te voir. Je me souviens de session à Beyrouth et à Feytroun. Puis à Paris, Strasbourg, dès que Adyan a été créé e, et évidemment à Marseille pour coopérer à quelques programmes de l’ICM qui va bientôt fêter ses 30ans.

Ce soir c’est encore donc de la Méditerranée qu’il va donc être question, mais le décor a bien changé depuis 20 ans. Des efforts se sont essoufflés, des projets se sont évanouis, d’autres défis sont apparus, d’autres menaces aussi, d’autres espoirs, d’autres déceptions et nous voudrions ce soir chercher dans la Méditerranée au temps des incertitudes, où donc est l’espérance. Et nous voudrions la chercher avec vous non pas en vous apportant des réponses, mais en engageant devant vous, puis avec vous, un dialogue nécessaire.

Effectivement, il y a des raisons d’être incertain et même d’être inquiet. Je voudrais juste faire un petit tour de la Méditerranée. On peut être inquiet parce que 10 ans après les printemps arabes, nous voyons que des choses n’ont pas beaucoup bougés, c’est le moins que l’on puisse dire. Nous pouvons être inquiets lorsqu’on observe le jeu dangereux de la Turquie aujourd’hui, en particulier dans sa relation avec l’Europe. Quand on voit renaître le vieux rêve de l’empire ottoman, les tensions avec la Grèce, la problématique autour de Chypre, l’intervention et la présence en Lybie, l’influence en Algérie, la rupture avec Israël. Le sentiment aussi d’une dégradation intérieure, économique, qui sert de catalyseur au bellicisme à l’extérieur. Oui, inquiétude quand on regarde la Turquie. On peut aussi être inquiet de certaines options risquées de l’Algérie avec les militaires au pouvoir depuis la création de l’État, la réaction face à la protestation populaire, au Hirak, la diminution de la manne pétrolière et l’engrenage dangereux chômage-inflation-déficit public. On peut aussi être inquiet quand on voit les tensions avec le Maroc soulevées par la reprise d’accrochages entre les forces armées royales marocaines et le front Polisario au Sahara occidental. Un conflit tellement vieux qu’on l’oublie sauf quand d’un seul coup il se rappelle à nous parce qu’il y a quelques morts. Et puis on en est maintenant à la rupture des relations diplomatiques. On peut continuer avec les revendications latentes et asymétriques de l’Espagne sur Gibraltar, du Maroc sur les enclaves de Melilla et Ceuta. On peut être inquiet lorsqu’on on regarde l’économie chancelante et durement affecté de la Tunisie, impactée par la crise sanitaire en particulier sur les ressources de la manne touristique et puis une crise politique qui n’est toujours pas réglée. Il y a aussi l’île de Chypre et sa partition. Le contentieux gréco-turc ravivé par les prétentions d’Ankara, surtout sur les gisements d’hydrocarbures. On peut être inquiet de ce qui apparait maintenant comme une cause perdue de la Palestine, des accords Abraham et de la fragmentation du monde arabe. La reprise violente des affrontements israélo-palestiniens à Jérusalem-Est et à Gaza et qui, dramatiquement et régulièrement, fait remonter la question palestinienne sur l’agenda internationale jusqu’à ce qu’on l’oublie une fois de plus.

On peut être inquiet de loin, et Nayla en dira plus de près, de la fragilité actuelle du Liban dans un péril existentiel. Et puis nous voyons ça de la loin, mais l’axe iranien et la tension que cela suscite avec l’Arabie Saoudite. La Syrie en état de ruine et où le simulacre de l’élection présidentielle du 26 mai ne nous donne pas de perspectives réelles sur l’amélioration de la situation. Et pour moi c’est le pire : le chaos actuel de la Lybie. On peut se demander si le processus de retour à l’ordre constitutionnel et de réconciliation entre les factions antagonistes de Tripoli et de Benghazi s’avèrera durable. Et surtout en Lybie la situation des migrants, les camps de concentrations et peut être pire : la puissance des mafias. Je suis en lien avec un jeune prêtre du diocèse de Modenna en Italie que son évêque a envoyé pour qu’il soit chapelain dans des bateaux qui récupèrent des migrants dans les eaux de la Méditerranée centrale et grâce à lui nous pouvons dire que c’est catastrophique bien qu’il y ait quelques espoirs et nous en parlerons. Il y a des gens qui agissent. Et puis même il faudrait élargir. L’Afghanistan n’a pas de côte en Méditerranée ou ailleurs mais il est présent à cause des réfugiés afghans, notamment à Lesbos. Le problème n’a jamais vraiment disparu mais ressurgit par la défaite du gouvernement afghan et la reprise du pays par les Talibans. Et puis il y a le positionnement d’un certain islam politique qui reste toujours inquiétant. L’interventionnisme occidental également n’en est pas moins inquiétant lui non plus avec l’UE ou les États-Unis. Tout comme La Turquie, la Russie et la Chine, qui déroule le fil méditerranéen de ses routes de la soie. L’Iran qui poursuit la construction de son croissant chiite (Liban, Yémen, Irak, Bahreïn). Il y a des raisons d’être inquiet lorsque nous regardons tout près. La façade méditerranéenne affectée par plusieurs crises sanitaires et autres, et une baisse d’intérêt des Européens par le rivage sud, préoccupés qu’ils sont de plus en plus par la montée des tensions dans le voisinage est : Ukraine, Donbass, Crimée et la crise actuelle entre la Biélorussie et la Pologne. L’enjeu des ressources gazières au large des côtes égyptiennes avec tout ce que cela génère, la gestion des flux migratoires qui passeront dans les 15 ans à venir à la vitesse supérieure avec les réfugiés climatiques, les rôles des ONG et puis les mafias. Les mafias qui règnent en Lybie et ailleurs. La lutte contre les criminalités internationales, le trafic d’armes, voire d’organes.

Quand vous faites le tour, et on pourrait faire un tour plus positif, mais si l’on regarde les raisons de la Méditerranée au temps des incertitudes, on a effectivement des raisons d’être inquiet. Je pense qu’on peut écarter inquiétudes et incertitudes. Ce que je viens de dire porte sur toutes les raisons pour lesquels on voit bien que la Méditerranée n’est pas une mer tranquille. Les peuples qui en sont les riverains traversent chacun des moments difficiles et les programmes méditerranéens (La Méditerranée du Futur dans la région, les initiatives gouvernementales portés par Karim Amellal, et les programmes de l’ICM) on voit que tout cela il le faut, mais que la somme des défis est grande. Cependant, j’aimerai suggérer que l’incertitude fait partie de la condition humaine. La première conférence du cycle, dans laquelle nous sommes la troisième, était donnée par Christian Salenson le 16 mai dernier, et parlant de la crise il avait cité cette phrase de Nietzsche : « *ce n’est pas l’incertitude qui rend fou mais la certitude, car l’incertitude ouvre sur l’avenir en lui révélant une multitude de possible.* ». C’est dans ce sens-là que l’on voudrait passer ce moment ce soir. C’est-à-dire, après avoir fait tout ce tour, et il faut le faire, qu’est ce qui ouvre pour nous des possibles ? En quoi cette incertitude qui peut être un boulet que l’on traine, est un moment favorable pour travailler et faire avancer certaines choses. Au fond l’incertitude, je le dirai ainsi, est un inconfort prometteur. Il y a la difficulté de la perte de confort mais il est prometteur parce qu’il est porteur d’un avenir à apporter. C’est dans cet esprit que nous avons réfléchi avec Nayla et je vais lui passer la parole parce que toi aussi tu as cette expérience au Liban, d’une perte de confort et cependant de la promesse d’un avenir à inventer.

**Nayla Tabbara** – Merci à Jean-Marc, à l’ICM, à la région et pour ce titre. La phrase par laquelle tu viens de finir Jean-Marc, souligne combien cette incertitude peut être la source de quelque chose de positif. Avant de parler du Liban, nous avons eu cette crise qui a touché le monde entier, mais elle nous a permis de remettre en question beaucoup de nos certitudes et beaucoup de nos habitudes. Nous avons dû nous arrêter et penser qu’il est nécessaire de réfléchir avec des perspectives de longue-durée à d’autres systèmes politiques, économiques, qui soient plus solidaires. Nous avons beaucoup pensé cela au moment de la Covid et à présent c’est comme si nous l’oublions. Il faut que nous répétions que cette pause nous a permis de comprendre la nécessité de repenser. Nous avons été mis face à notre fragilité en tant qu’être humain, et notre responsabilité et solidarité les uns envers les autres. Nous avons tous été touchés et pensés à un certain moment que nous étions tous sur le même bateau. Ensuite il y a eu une vision plus nuancée sur le fait que nous étions dans la même tempête mais pas sur le même bateau. Certains sur le grand bateau et d’autres sur des petites chaloupes en mer. Cela montre un peu notre réalité et celle de notre Méditerranée avec des réalités différentes qui aujourd’hui le sont encore plus. Peut-être le Liban est l’un des pays qui est le plus privilégiés que d’autres, on se sentait parfois un peu plus proches de l’Europe, du Nord, parce que nous sommes plus privilégiés ou que nous appartenons personnellement à des contextes de classes sociales privilégiés. Aujourd’hui nous ne le sommes plus. Nous ressentons vraiment l’incertitude, nous l’avons même dépassé. Nous avons été dépouillées de tout. Dépouillé premièrement par la crise économique, donc tous les gens de leur argent qui était à la banque. Dépouillé de nos droits, un jour après l’autre de notre dignité humaine et puis de notre voix. Nous sommes descendus dans les rues mais finalement nous avons compris que le jeu est plus grand que nous et que nous sommes dans un jeu qui n’est pas seulement dans le jeu des corrompus qui gèrent le pays, mais aussi de tous ces axes dont a parlé Jean-Marc, qui ont eu une très grande influence dans le pays. L’axe iranien, mais aussi la présence indirecte des autres axes avec l’Arabie saoudite et les autres pays du golfe. Donc nous sommes au-delà de l’incertitude je pense. Nous disions que nous étions dans le noir, à présent nous y sommes encore plus. On ne voit plus. Cependant, quelque part, avec tout ce que nous avons perdu, nous avons eu ce que nous avons appelé : une mini-guerre civile. Pendant quelques heures nous avons craint que cela tourne en guerre civile et qu’un parti, un côté, avait les armes. On sentait que le pays était sous ce contrôle-là, c’est-à-dire sous le Hezbollah. Il y a un mois, nous avons vu un autre groupe avec des armes mais on a vu que ça pouvait vraiment amener à une guerre civile. Grâce à Dieu ça s’est arrêté là. Mais pour moi j’y ai vu un moment de crise très fort avec des morts, mais aussi un moment pouvant nous ouvrir de nouvelles perspectives.

Depuis des années, pour une fois, nous avions un genre d’équilibre de force et quand on en a un, on peut soit aller vers la guerre, soit vers le dialogue. Ici je ne parle pas de dialogue interreligieux, je parle plutôt de dialogue politique, social. Une fois que l’on a plus cette distinction cela permet de presque se mettre sur un pied d’égalité pour ouvrir un dialogue. C’est ce qu’on devrait faire aujourd’hui au Liban, s’écouter les uns les autres. Nous sommes dans un clivage depuis un très long moment et en son sein nous avons un récit très différent. Lorsqu’on écoute son propre récit, on estime que notre récit est très logique, on pense avoir le tour de la question et que l’autre est stupide ou illogique parce que je ne veux pas comprendre sa logique. Je ne veux pas le comprendre, l’écouter et quand il dit quelque chose je l’explique par mon regard mon filtre. Ça fait des années que nous faisons cela, que nous sommes au bord du précipice, d’une guerre civile et puis on arrête. Selon moi, c’est le moment de nous écouter aujourd’hui. Même si ma position est illégitime, même si j’ai le sentiment que c’est l’autre qui contrôle et que je suis sa victime, je dois écouter son récit. Je vous ai dit tout à l’heure que lorsqu’on n’est pas sur un pied d’égalité il est difficile d’écouter l’autre en position de force, mais une fois qu’on se rapproche un peu plus, on peut se mettre à l’écoute. Je pense que cette intuition de parler de dialogue nécessaire au moment des incertitudes, c’est la leçon que j’ai apprise de la situation libanaise parce que nous ne l’avons pas appris depuis la guerre, après et jusqu’à aujourd’hui. Le dialogue est nécessaire et je parle du Liban mais je pense que partout dans le monde il y a ce clivage entre la manière dont moi je pense et celle dont l’autre pense. Je ne me mets pas à la place de l’autre parce qu’il y a bien sûr de l’illogique dans sa parole mais il y aussi de l’illogisme et de choses inconcevable dans ce que je dis.

J’en viens à une expérience personnelle. J’avais 18 ans en 1990 lorsque la guerre civile au Liban s’est terminée. J’ai refermé la page, j’ai étudié pour le futur du Liban et pour ne pas regarder en arrière. En 2001, je reçois une bourse pour aller à Rome et étudier dans les universités Vaticanes. Une bourse pour les étudiants non-chrétiens. J’arrive et suis accueilli par les prêtres libanais maronites, alors que pendant la guerre j’étais à 100% contre le maronisme politique. Je les pensais fous, eux et leur idéologie. J’arrive donc à Rome et je rencontre les prêtres maronites. Ils commencent alors par dire qu’on allait se raconter les blagues qu’on se disait les uns sur les autres durant la guerre. Parce que les blagues sont assez révélatrices et montrent les images préconçues qu’on a les uns sur les autres. Puis on a parlé de mémoire et là j’ai appris que les moments les plus difficiles de leurs mémoires étaient des moments que je ne connaissais pas. Des événements qui s’étaient passés durant la guerre que je ne connaissais pas parce que j’avais appris la guerre au travers du filtre de ma communauté. Je connaissais Sabra et Chatila, mais il y avait le siège de Zahleh, les tueries de villages chrétiens. Je n’avais aucune idée de cela. J’en avais peut-être entendu parler durant la guerre mais on bloque toujours les événements durant lesquelles notre groupe était fautif. J’avais donc bloqué ces événements et je me rappelais seulement celui où mon groupe était le groupe victime. Je croyais avoir toute la vérité mais je n’avais qu’une part et j’ai alors compris que l’autre n’était pas stupide. Il a construit son idéologie sur des événements et moi sur des autres. C’est pour cela que tous nos clivages, nos polarisations, chacun de nous a des peurs légitimes, des mémoires blessés légitimes, mais nous les agrandissons dans nos récits qui sont fragmentaires, incomplets et émotionnels. On ne s’en rend pas compte. Pour moi, l’importance du dialogue c’est l’importance de l’écoute, c’est aussi accepter que je n’aie pas toute la réalité des faits. Je parle de fait historique, je n’ai qu’une partie donc il faut que j’écoute l’autre et cela même s’il y a des choses inacceptables voire inconcevable. Il a d’être reconnu dans certaines de ces peurs, de ces besoins. Je reviens vers toi Jean-Marc pour te demander quelles sont les pistes aujourd’hui ?

**J-M. Aveline** – Je pense que la piste que je connais le mieux et qui apparaît comme la plus importante est celle que tu amorçais à la fin. Celle d’une certaine méthodologie, ou ascèse du dialogue, pour parler comme Denise Girard dans sa fréquentation du bouddhisme. Il y a d’autres pistes, peut-être plus indifférentes mais qu’on pourrait approfondir. Je pense à toutes ces questions autour du rôle des villes dans le pourtour méditerranéen. Il y a les États et puis les villes. Des villes cosmopolites il n’en reste pas tellement, Beyrouth, Alexandrie, Athènes, Istanbul, Marseille. Les villes jouent un rôle particulier parce qu’elles ont un brassage, un métissage. A Marseille tout le monde le sait bien, on peut changer de pays, voire de continent, en changeant de trottoir. A condition bien sûr qu’on ait le cœur un peu ouvert. Je pense que ça peut être une piste. C’est notamment ce que l’on a choisi de travailler avec le collectif des maires des villes de la Méditerranée et des évêques de la Méditerranée qui ont prévu une rencontre commune à Florence en février prochain. Je fais partie du petit groupe des évêques du pourtour, nous nous sommes dit que nous allions approfondir le thème de la citadinité. Je pense que dans les acteurs du pourtour méditerranéen nous sommes trop restés dans les programmes d’État à État mis en place jusqu’à maintenant. Il est peut-être une autre voie à explorer qui est celle de ville à ville, de collectivité territoriale à collectivité territoriale, ou comme dans cette maison il faut que je dise de région à région. Les villes ont des points communs de brassage et en même temps de lieu avec des problèmes communs et exacerbés. Une autre piste, j’avais été rendu attentif par une décision prise par le conseil constitutionnel, le 6 juillet 2018, à propos d’un principe constitutionnel de fraternité. Le mot fraternité qui est le troisième de la devise républicaine française ne désigne pas seulement d’une fraternité de famille, voire de patriotisme, mais une fraternité plus large entre les êtres humains. Cet avis avait alors régi la fraternité en tant que principe constitutionnel. J’y vois là aussi un outil de réflexion possible : au nom de la fraternité, la répression de l’aide à la circulation irrégulière des étrangers, aide dans un but humanitaire et déclarée comme unissant aussi tous les êtres humains. Cela veut dire que le juge constitutionnel qui ne s’était jamais prononcé sur cette question a choisi de l’ériger en principe constitutionnel et donc de ce principe découlait la liberté d’aider autrui dans un but humanitaire sans considération de la régularité de son séjour. Dernièrement on a eu cette arrivée massive de migrants arrivant par les montagnes, mais c’est notre région. C’est Briançon, c’est Gap. Et puis vous vous souvenez des affaires niçoises. C’est justement à cause de ces dernières que les flux avaient été dirigés vers les montagnes, avec tous les risques supplémentaires liés au froid. Je ne suis pas compétent en la matière mais il me semble qu’il faille trouver des pistes concrètes à approfondir et consolider pour pouvoir œuvrer dans ce sens-là. L’autre réflexion, c’est celle sur les frontières. Qu’est-ce qu’une frontière ? Elles peuvent être des murs mais aussi des passages, et se tenir aux frontières c’est aussi une attitude spirituelle de décentrement, parce que vous n’êtes pas au centre et le fait de vous en apercevoir est très important spirituellement. Nous en parlions plutôt avec Nayla, la Méditerranée a souvent tendance à se prendre pour le nombril du monde. Il faut faire attention à cela. Je pense que c’est donc une question très importante au point de vue des territoires.

Et puis je viens à la piste que je connais le mieux, celle du dialogue, Nayla en a donné des éléments. Je peux dire une chose, c’est ce que j’ai le mieux compris moi-même en lisant le travail que vous avez fait Nayla et Fadi Daou, dans *L'hospitalité divine : L'autre dans le dialogue des théologies chrétienne et musulmane*, qui est un bijou. Et lorsque j’avais écrit la préface de ce livre, j’avais essayé d’exprimer ce que moi-même j’avais compris en vous lisant. Ça commence par prendre au sérieux la parole de l’autre, prendre la légitimité de sa prétention à la vérité, prendre au sérieux la validité de son expérience spirituelle, tout ça, c’est vite lu, mais c’est très long à faire. C’est un chemin très important de conversion. Pas de conversion de ma relation à celle de l’autre, mais de conversion en inversion de mon désir de maîtrise en expérience de fragilité. Cette expérience de fragilité est l’accueil d’une autre façon de parler d’un même Dieu que nous ne concevons pas de la même manière, mais que l’autre puisse me dire à propos de Dieu quelque chose susceptible d’enrichir ce que je croyais savoir à son endroit : voilà la belle aventure du dialogue et elle n’est jamais finie. J’avais lu aussi, « la foi est plus un cheminement qu’une identité. C’est terrible les identités, elles peuvent être meurtrières comme dirait Maalouf. Comprendre donc que la foi est plus un cheminement, cela vaut en théologie chrétienne, notamment pour la vocation, ce n’est pas un statut. C’est l’aventure d’une vie et je ne la comprendrai qu’à la fin, même si j’ai fait des choix, je suis prêtre etc. C’est-à-dire que j’ai fait des choix qui essayent de me mettre en cohérence les uns après les autres et qui me permettent d’essayer de déclarer ma disponibilité, de la mettre en œuvre à la volonté de Dieu. Je peux dire la cohérence de mes choix, et encore, mais la vocation je ne la comprendrais qu’à la fin. Quelle était vraiment la portée du chemin unique ? Le chemin unique c’est le mien, c’est le vôtre, chacun en a un qui est unique et le pire c’est de lorgner sur le chemin des autres. C’est pareil entre croyants de traditions religieuses différentes je peux passer mon temps à lorgner sur le coran pour dire que c’est moins bien ou l’inverse. Mais je ne te demande pas cela, je te demande d’approfondir ton chemin et de découvrir dans ton chemin que pour mieux comprendre qui est celui en qui tu crois, tu peux avoir besoin de ce que te disent de lui d’autres qui ne croient pas comme toi, et inversement. La foi est un cheminement plus qu’une identité. Elle est un cheminement à parcourir plus qu’une identité à défendre. J’avais vu aussi combien pour ça il faut porter longuement les questions de l’autre, approfondir sa propre foi sur le regard de l’autre en tenant compte des questions qu’il pose et qu’il se pose. Et non pas seulement celles qu’il me pose. Il n’y a rien de pire dans un dialogue lorsqu’on n’a plus de question à se poser. Je peux poser des questions à l’autre, mais si je n’ai plus de question à me poser tout de suite c’est faussé. Si je présentais l’évangile comme si je n’avais plus besoin de m’y convertir parce que je n’ai plus de question à me poser et que je voudrais simplement que l’autre se convertisse, vous voyez à quoi on arrive. Donc cheminer longuement avec les questions de l’autre, celles qu’il pose et qu’il se pose, et chercher dans chaque religion ce qui lui permet de penser la place de l’autre dans le dessein de Dieu. Nous avons tous là un travail à faire. Nayla, tu en as fait beaucoup à l’intérieur de la tradition musulmane, on a tous du travail à faire. C’est une question qui est radicale : Est-ce que dans la conception de la foi, l’autre qui ne la confesse pas à une place à tes yeux dans le dessein de Dieu ? Et si oui, laquelle ? c’est une question avec laquelle bon nombre de théologien du XXe siècle sont confrontés, et ça a donné un certain nombre de chose du concile Vatican II. Et puis j’avais aussi compris en vous lisant qu’il était important de s’interdire de penser la différence autrement qu’en cheminant humblement avec elle, jusqu’au porche du mystère de l’hospitalité divine. Ça c’est long, on ne va pas prétendre expliquer la différence, mais la vivre me remet sans cesse en question et me fait progresser. J’avais écrit dans la préface qu’au fond, faire de l’espace pour Dieu à l’intérieur de soi pour accueillir ainsi tous ceux pour qui Dieu a fait de l’espace en lui-même. Je pense qu’on peut s’y retrouver quelle que soit nos façons de croire en Dieu. C’est un chemin spirituel. Donc il peut y avoir les pistes techniques qui restent très importantes avec la ville, l’aspect constitutionnelle de la fraternité, et puis celle d’un vrai dialogue au point de vue spirituel.

**N. Tabbara** - Avant de continuer sur la théologie, je vais revenir sur quelques pistes sur lesquelles nous travaillons à notre fondation Adyan qui sont plutôt sociales, politiques. Nous travaillons beaucoup sur la question de la citoyenneté inclusive de la diversité. Donc comment apprendre à gérer la diversité dans l’espace public d’une manière saine, qui reconnait la diversité, mais qui ne permet pas que l’individu disparaisse. Le problème du confessionnalisme au Liban c’est que l’individu n’existe pas. Ce sont les communautés religieuses qui sont reconnus politiquement. En revanche, nous pensons que la laïcité telle qu’elle a été vécue, comme en France, n’a pas su gérer la diversité religieuse et qu’il y a aujourd’hui des problèmes liés à cette questions et notamment à l’islam, au port de symboles religieux. Aujourd’hui dans les conventions internationales qui œuvrent pour la liberté de religion et de conviction, il y a la liberté de porter les symboles religieux qu’on veut. Et on ne peut, par peur de la diversité, interdire ce droit de liberté religieuse qui est à présent un droit internationalement reconnu. Donc il y a toutes ces questions à repenser. Ce n’est pas une idéologie la citoyenneté inclusive de la diversité, mais un défi que l’on se pose chacun dans son contexte. Comment pouvons-nous vivre en ouvrant cet espace public à la diversité et en acceptant la diversité culturelle, ethnique mais aussi la liberté de religion, de conviction, tout en essayant de gérer cette diversité d’une manière qui puisse enrichir la société et non pas qu’elle devienne un problème. A chaque contexte de trouver quelle forme de citoyenneté inclusive de la diversité qui soit la plus adaptée à ce contact. Par exemple, au Liban nous avons notre propre réflexion parce qu’elle est fondée sur les problématiques libanaises. En Irak aussi nous avons œuvré avec des représentants des différentes communautés religieuses, ethnies et des différents partis politiques, pour écrire une charte de la citoyenneté inclusive de la diversité en Irak. Donc les personnes haut placées ont signé cette charte. Sur ce thème nous avons travaillé aussi avec des instances religieuses, comme le forum pour la promotion de la paix dans les sociétés musulmanes qui était à la base de la déclaration de Marrakech. Vous savez, ces dernières années dans le monde musulman nous avons eu des déclarations qui ont été inouïes. Pour la première fois nous avons des déclarations qui parlent de citoyenneté, qui sortent d’instances musulmanes comme al-Azhar, et qui parlent aussi d’égalité entre chrétiens et musulmans ou de liberté religieuse. L’une de ces déclarations dit que l’islam n’a pas besoin d’un État musulman. Tout État qui porte les valeurs humaines à sa légitimité en islam. C’était du jamais vu. Jusqu’aux Printemps arabes nous n’avions pas ce discours qui n’était présent que chez les théologiens, théologiennes qu’on appellent les nouveaux penseurs. Ce sont des choses sur lesquelles nous pouvons donc tablés, et c’est ce que nous essayons de faire à Adyan.

Nous croyons qu’aujourd’hui nous pouvons penser ensemble à des principes sur lesquels nous pouvons tous nous mettre d’accord. Bien que nous pensions que la diversité est fondamentale, il y a des fondements et normes sur lesquels nous pouvons nous mettre d’accord. Ce sont les valeurs de la vie publique, le bien commun, la dignité humaine, les droits de l’homme, et nous ne pouvons pas nous permettre au nom de la diversité et de l’acceptation de la diversité, d’accepter des gens, qui demandent des spécificités culturelles de ne pas accepter certaines de ces normes. Il y a des normes sur lesquelles nous pouvons tous nous mettre d’accord sans exception, parce que d’habitude les exceptions sont là où il y a un contrôle religieux sur par exemple les femmes ou certains secteurs de la société. Nous pouvons donc nous mettre d’accord sur les normes et une vision commune dans chacune de nos sociétés et sur le pourtour de la Méditerranée. Mais je reste aussi avec un dernier questionnement, en tant que personne du sud nous pensons que nous n’avons pas la même valeur et que nous ne sommes pas la norme. C’est dire que lorsque les politiques, les réflexions et mêmes les théologies sont développées, c’est à partir de normes qui ne sont pas les notre, c’est-à-dire du nord, occidentales, plus privilégiées. Et finalement il faut penser que chaque personne humaine est la norme. Lorsque nous pouvons penser cela, que nous pouvons penser à partir de chaque personne humaine, quel que soit son privilège ou non-privilège et pas de là où nous sommes, c’est là que nous pouvons avoir des théologies qui englobent tout le monde. J’ai travaillé sur la théologie de la diversité religieuse, sur la question de nouvelles théologies politiques en Islam que vous pouvez retrouver dans *L’islam penser par une femme*, et je rêve aujourd’hui de faire une théologie à partir des personnes les plus démunies qui, elles, permettent de savoir comment trouver le sens dans des périodes d’incertitudes. Je pense qu’il y a différents niveaux de privilégiés, et qu’il faut à chaque fois écouter ceux qui sont le moins car c’est comme cela qu’on pourra retrouver un sens plus profond.

**J-M. Aveline** – Je consonne tout à fait ce que tu viens de dire sur la parole des personnes les plus pauvres. C’est étonnant quand on regarde l’histoire de l’Église, les avancées les plus importantes se sont faites lorsque l’Église a joué son rôle et s’est engagée plus avant au service des pauvres. Quand on regarde l’histoire c’est là que les choses ont le plus avancé. Dans la plus jeune génération à Marseille, il y en beaucoup qui, avec flair, ont compris qu’en passant par la porte du service des pauvres ils ont le plus de chance de découvrir le chemin du sens de leur vie. Cela, ils le découvrent et le vivent. Je pense que pour l’Église c’est le rendez-vous continuel, elle doit repasser par cette porte là pour s’assurer qu’elle ne s’est pas éloignée du chemin qu’elle prétend suivre. Il y avait à Marseille un franciscain, Frédéric le Méhauté dans le quartier de la Palud qui fit un doctorat de théologie à partir de la parole des pauvres. Donc non pas sur la parole des pauvres, mais en recueillant leur parole. Il a effectué un travail qui dura longtemps et est très engagé maintenant dans ce service-là, qui est un service certes charitable, mais qui est aussi à considérer comme un lieu théologique. Si tu veux comprendre la foi et l’évangile passe par là et ça t’aidera à vérifier les choses qui vont bien et celles qui ne vont pas. Personnellement pour la Méditerranée au temps des incertitudes, oui il y en a, aussi parce que dans nos religions nous ne sommes pas toujours capables, en remettant la parole des pauvres au centre, d’éviter toutes les ornières politiques belliqueuses et exclusives qui nous guettent toujours. Les religions monothéistes, surtout, qui prétendent être fondées sur une révélation de l’absolu, courent toujours le risque de succomber à la tentation de confondre l’absolu de Dieu avec l’absolu de la religion. Nous le savons fortement ces temps-ci tous les dégâts que cela peut faire, et je pense que c’est par le passage de l’écoute de la parole des pauvres qu’on peut remettre les choses à l’endroit. Je me suis souvenu, à propos de la Méditerranée, de ce qui m’était arrivé lorsque j’étais allé à Oran pour la béatification des bienheureux. Cette journée avait été extraordinaire, parce que je suis né en Algérie, j’étais l’ainé de la quatrième génération à être née en Algérie et je porte dans ma propre histoire personnelle cette mémoire heureuse et douloureuse. En retour j’avais écrit quelques lignes pour dire ce que j’avais vécu, et je vais en lire quelques lignes comme témoignage personnel :

« Ce matin de la béatification, c’était un 8 décembre, la brume avait envahi Oran. C’est souvent ainsi l’hiver lorsque la mer fait don d’un peu d’humidité à cette terre oranaise rassasié de soleil qu’Albert Camus avait si bien chanté. Quittant l’hôtel de bon matin, l’imposante délégation que nous composions, nous qui avions le privilège de pouvoir être là, fut conduite sous bonne escorte jusqu’à la grande mosquée d’Oran où une réception officielle à la fois grandiose et chaleureuse avait été préparée en son honneur. Après la collation offerte à la mosquée, une nuée de minibus affrétée par la wilayat d’Oran s’ébranla à vive allure pour monter à l’assaut de la colline de Santa Cruz. La brume commençait à se déchirer et d’un rivage à l’autre on découvrait émerveillé la rate d’Oran et le port de Mers el-Kebir. Et je pensais à ma famille débarquée sur ces rivages en provenance d’Andalousie vers la fin du XIXe siècle pour y chercher du travail à une époque où les flux migratoires en Méditerranée allaient plutôt du nord vers le sud. La journée s’est déroulée il était déjà plus de 15 heure quand la célébration eucharistique s’acheva doucement, dans un inoubliable *Ave Maria* de Lourdes se formant peu à peu en un *salam salam laki ya Mariam* d’Oran. Nouant les langues et les mélodies dans une même prière mariale. Il fallut du temps pour sortir de cette liturgie qui nous avait transporté, l’aire devenu plus frais et une petite collation plus que bienvenue aidèrent la foule à se retrouver par petit groupe, puis à se disperser lentement.

C’est alors que je me suis retrouvé seul face à la grande bâche où était inscrit les noms des 19 nouveaux bienheureux mêlés à une autre série de prénoms algériens dont on pouvait penser qu’ils avaient été eux aussi victimes de cette décennie noire qui avait longtemps endeuillé le pays. Le matin à la mosquée, on avait évoqué les 114 imams et les 100 journalistes eux aussi assassinés pour s’être opposés avec courage à la folie et à la haine. Et sur l’icône écrite pour la béatification, figurait en bonne place le chauffeur de Pierre Claveri, le jeune Mohammed Boucheki, dont la mère avait témoigné la veille à la cathédrale. Car si l’Église pouvait reconnaitre 9 bienheureux, personne ne peut faire la liste de la communion des saints, foule immense de ceux qui ont traversé l’épreuve et que nul ne peut dénombrer. L’heure tournait et le soleil déclinait. J’étais toujours là perdu dans mes pensées et dans mes larmes au milieu de l’esplanade. Oui j’étais bien à Santa Cruz, là même ou jadis, ma mère écolière, montait en pèlerinage avec les enfants de Marie et mon père apprenti menuisier avec l’AJOC (Association des Juifs Originaires du Constantinois). Je restais longuement à méditer avec ce résumé vertigineux de mon histoire familiale et ecclésiale à la fois. Une histoire avec ses souvenirs heureux et ses cicatrices douloureuses, mais une histoire désormais éclairée comme tant d’autres par la grâce de cette béatification, une grâce de réconciliation permettant d’habiter le sens profond des incohérences apparentes de la vie. Puis il fallut partir, le soir était tombé, quelque chose venait de se passer qui ne demandait qu’à murir mais qu’il fallait conserver soigneusement en son cœur. Tel fut la grâce d’Oran ce jour-là. Et la Méditerranée avait autre chose que des inquiétudes, elle avait un petit peu d’espérance. En tout cas, ce fut un cadeau fait au monde par l’Église d’Algérie, et plus largement par le peuple d’Algérie. Une petite Église féconde dans sa pauvreté, libre dans sa dépendance, joyeuse dans sa précarité. On peut en rêver que notre Église soit ainsi aussi aujourd’hui. ».

**Patrice Chocholski** - L’incertitude est un inconfort prometteur, c’est vraiment en dialoguant en temps réel que vous avez évoqué le dialogue, un peu à la manière du pape François qui ne parle jamais du dialogue si ce n’est en dialoguant réellement. Et maintenant ce dialogue s’ouvre pour un échange.

**Public** – Je voudrais seulement en référence à ce que vous avez dit l’un et l’autre évoquer une piste qui s’appelle le repas du sage. Il imagine un congrès sur la sagesse et il dit que c’est un terrible vacarme jusqu’au moment où sonne la cloche du repas. Alors tous se taisent et sortent de leur sac une cruche d’eau et un quignon de pain. Et l’un conclu : sur les raisons de la sagesse les hommes discutent, sur le repas du sage il n’y a pas de discussion. Or ce repas c’est celui du pauvre, et c’est peut-être là que l’on trouve un référent commun car il arrive que nous disions de manière différente la même chose, et c’est peut-être auprès du pauvre qu’on retrouve le langage essentiel. Si je peux me permettre, je citerai un autre philosophe, Descartes. Lorsqu’on l’interroge sur les raisons de sa croyance en Dieu, on s’attend évidemment à des réponses de philosophe mais il répond qu’il a la religion de sa nourrice et qu’il va en pèlerinage à Lorette, c’est aussi la démarche la plus simple et la plus naïve.

**J-M. Aveline** – Ce que j’entends à travers les citations et ce que tu as dit Nayla tout à l’heure, c’est en revenant à la réalité, c’est-à-dire que nous sommes des hommes et des femmes, qu’on soit de quelle que religion, de quelle que conviction, et ces hommes et ses femmes que nous sommes sont confrontés un jour ou l’autre aux grandes questions existentielles de la vie et que c’est ça qui est à la fois la pauvreté et grandeur de notre humanité ne prétendant pas s’élever beaucoup trop haut par rapport à ces questions existentielles de base que représentent le petit quignon de pain et la cruche d’eau qu’on a d’être en dialogue.

**Public** – Je voudrais revenir sur les considérations un peu plus terre à terre relatives aux hommes et à la Méditerranée. Nous avons tous vécu ces Printemps arabes où il y a donc eu une faillite totale des décisions politiques qui ont été prises pour l’accompagner. Une politique souvent due à une transposition de notre notion de la démocratie dans des zones qui n’avaient pas du tout les mêmes conceptions. Ça a eu pour effet de nous adresser à des populations qui ne comprenaient pas du tout le message que des Européens voulaient leur passer en voulant aider. Et nous avons peut-être, à un moment donné, contribué à creuser l’écart, creuser le trou sans chercher à les comprendre avant de leur proposer un modèle. Ça a été une faillite totale qui nous a mené au panorama que Monseigneur nous a décrit. Ça pose donc le problème dans toutes les politiques qui ont été tentés par les collectivités et l’Europe, de trouver une solution pour justement commencer ce dialogue. Il y a l’aspect philosophique, spirituel qui sont importants mais il y a un aspect dans lequel je ne vous ai pas entendu et j’aimerais avoir vos explications, c’est l’éducation. Car si nous ne commençons pas dans ce partage dans la compréhension à trouver un modèle d’éducation qui permet de se parler dès le plus jeune âge, comment espérer dans une ou deux générations que les choses s’arrangent ?

**N. Tabbara** – Dans notre fondation, nous pensons qu’il faille travailler sur plusieurs niveaux et bien entendu sur l’éducation. Nous avons d’autres niveaux qui sont le plaidoyer, les politiques, les médias, mais aussi le fait de promouvoir un nouveau discours sur les médias en langue arabe à propos des questions de diversité, de démocratie et des droits de l’homme. Des réseaux de religieux, religieuses également pour essayer de promouvoir ces valeurs même dans les cercles religieux. Nous avons travaillé depuis 2007 dans ces projets d’éducation et nous allons probablement continuer en Iraq et dans d’autres pays. L’idée c’est d’œuvrer à l’éducation, à la diversité mais aussi à la citoyenneté active et inclusive de la diversité. Donc c’est par exemple, un de nos programmes est dans le secondaire, proposer aux jeunes, à travers des clubs extrascolaires la connaissance des bases de que veut dire la citoyenneté, la démocratie, et en quoi ils sont des acteurs du changement. Ils apprennent aussi les questions d’identité, d’histoire et de mémoire, de service public et communautaire, et nous faisons des rencontres de différentes régions et classes sociales pour qu’ensemble ils pensent à des projets pour le développement parfois de leur région, parfois d’une tierce région pour qu’ils comprennent qu’ils détiennent une responsabilité envers le pays, leur propre région ou communauté. Ils finissent donc par faire des projets de service communautaire ensemble. Ce genre de programme transforme. Nous avons à présent inclus deux autres niveaux dans l’éducation primaire pour l’éducation à la diversité religieuse mais également à la communication, à l’écoute à l’empathie, au refus de la discrimination à travers des jeux.

Pour les 12-13 ans il y a un autre programme concernant leur présence en ligne. Aujourd’hui on parle de citoyenneté digitale, alors qu’elle est leur présence en ligne, qu’ils sachent ce que c’est un discours de haine et la désinformation pour eux même ne plus véhiculer ce genre de message sur leurs réseaux sociaux et qu’ils puissent créer des messages prenant en compte la diversité, les points de vue et donc le respect ainsi que le bien commun dans leur message. Pour nous avec plus de 15 000 étudiants nous avons pu voir un très grand changement, donc comme vous dites l’éducation est très importante dès le plus jeune âge. Quand on a commencé à enseigner la diversité religieuse aux plus petits, dans des écoles, les parents avaient peur et se demandaient ce qu’on allait enseigner à leurs enfants. J’étais dans une école à majorité chrétienne et un père m’a dit : « Est-ce que vous allez enseigner la religion ? Et si ma fille veut épouser un musulman ? ». La fille avait 9 ans. Donc pour vous dire que l’éducation est très importante mais il y a toute la société. Quand nous formons des enseignants pour éduquer les enfants, nous travaillons beaucoup avec les enseignants qui disent qu’ils doivent aux aussi se libérer de leurs peurs. On revient à ce que nous disions plutôt, au temps de l’incertitude il faut créer des espaces parce qu’on peut partager nos peurs. Ce qui m’a fait le plus peur c’est que nous avons parfois deux discours. L’un qui est dit dans l’espace public et un autre qui est dit en privée, et nos peurs on ne les dit pas dans l’espace public. On dit « je veux ça » en public, mais il est en réalité lié à une peur. Ce que nous devons faire c’est créer cet espace où les gens peuvent dire ce qu’ils craignent pour penser plus calmement et avec lucidité à des solutions.

**Public** - J’ai été touché dans les deux interventions sur ce qui a été dit sur le pauvre. Je me souviens d’un cours de théologie par un jésuite spécialiste en écriture, Paul Beauchamp, qui disait Dieu choisit le pauvre. S’il choisit le pauvre, et les autres alors ? Dans la théologie de la libération Gutierres dit que le pauvre n’est pas aimable, il peut avoir des addictions. Si on veut répondre à l’appel de Dieu en aimant le pauvre, comment aimer aussi les autres ? J’ai découvert le chemin vers le pauvre est en fait le chemin vers tous, c’est une voie. Aller vers le pauvre, ça déplace, bouscule.

**N. Tabbara** – Merci pour ce que vous avez dit. Maintenant l’une des choses les plus importantes c’est peut-être que tous nous redevenions pauvres finalement, c’est ce dont nous avons besoin. Nous débarrasser de toute arrogance, hégémonie en nous et parfois c’est culturel on l’a et ça nous vient du passé, donc il faut creuser pour déterminer ce qui ne fait pas de nous des pauvres, c’est ce qui nous permettra de construire ensemble. Je voulais aussi revenir à ce que j’ai dit tout à l’heure sur cet espace privé et public. Si on ne referme pas cet espace et qu’on n’en ouvre pas d’autres c’est comme ça que viennent les idéologues des deux côtés de l’extrémisme, on parle d’islamisme ou de position d’extrême droite. Je vœux terminer sur une idée : si on regarde toujours la réalité par le biais de la catégorisation religieuse, mais à partir des principes et valeurs communes que nous portons alors je peux trouver des chrétiens à côté de moi qui pensent de la même manière et avec les mêmes valeurs dans le pays, et le chrétien va trouver la même chose avec des musulmans, pour que finalement nous soyons 90% qui veulent ces valeurs-là quelle que soit notre croyance. Et alors les extrémismes de chaque côté sont beaucoup moins que nous le pensons. La masse, ce sont les gens qui veulent le bien commun, qui ne se laissent pas aller dans le cloisonnement et qui veulent construire ensemble. Ce ne sont pas les identitaires qui sont des deux côtés et qui sont la minorité. On leur donne la majorité quand on met les mauvaises lunettes pour regarder la réalité.

**J-M. Aveline** – Merci Nayla, je pense aussi que l’une des choses les plus difficiles pour moi aujourd’hui en tant qu’évêque, c’est qu’on ne rentre pas seulement dans le dialogue avec les musulmans mais qu’on puisse également débattre entre chrétiens sur nos relations avec les musulmans, sinon on reste entre l’espace public et privé sans que des choses ne se disent. Et tu as tout à fait raison sur le fait qu’il ne faille pas avoir peur de dire que les choses les plus médiatiquement relayés ne soient pas les choses les plus majoritaires, mais qu’il faut pour ça donner la parole.

Et pour reprendre la question, je pense qu’il y a une pauvreté à combattre, la pauvreté qui pourrait engendrer la misère, mais il y a la pauvreté de cœur celle-là est accessible à tous et au fond c’est probablement la pauvreté de cœur qui est le creuset que l’esprit préfère pour travailler à notre libération. Il a du mal à le faire si nous nous ne travaillons pas à la pauvreté de cœur mais c’est le creuset qui le préfère. C’est comme ça à mes yeux que je comprends le regard de Dieu vers les pauvres. La pauvreté de cœur, celle qui cherche l’espérance, c’est ce que l’esprit préfère pour travailler à notre libération personnelle et du peuple.